

Les yeux bridés restèrent fixés sur elle, l'abondante chevelure soyeuse ornée d'une tresse n'osait bouger.

Il eut l'élégance de la solliciter. Voulait-elle lui faire le plaisir de l'accompagner ? La ville de Roanne organisait son festival de *street art*, je voudrais que tu viennes avec moi. Elle ramassa ses cheveux frisés en une longue traîne, sortit une chemise blanche et une longue jupe marine. Elle ferma doucement son 1024 et rejoignit Jules au premier étage, sur le seuil de son 136. Son appartement à elle se trouvait au dixième, là où étaient regroupés les étudiants de familles plus ou moins aisées. Plus on descendait, plus les revenus diminuaient. On n'atteignait cependant aucun seuil critique de pauvreté.

Jules, qui ne soupçonnait pas sa beauté, avait fait un effort – chemise gris ardoise et pantalon noir – pour se rendre dans sa ville natale. À Gare de Lyon, il se faufila dans la foule, se retournant pour regarder la carrure de Malia se frayer un chemin.

Festival *Pans de murs*, 7 au 9 juin 2019 à l'Arsenal, ancienne usine militaire. L'œuvre que Jules désirait approcher valait le coup, promettait-il. C'est où, Roanne ? Là où je suis né. Mais encore ? Dans la Loire.

– Viens, j'ai quelque chose à te montrer.

Au sortir de la gare, il l'entraîna vers le boulevard Baron du Marais.

– Le baron a vraiment existé. Tu vois le portail à l'entrée du square ? C'est ce qui reste de son château.

On voyait à peine la majestueuse entrée du square Mozart. Les arbres avaient retrouvé leur feuillage en un rien de temps. Trois jours, peut-être quatre, et leurs branches aux doigts crochus s'étaient recouverts d'une jolie enveloppe verte. C'était cela, le printemps : une longue attente et puis, un après-midi, on se rendait compte qu'il était là. On ne le voyait pas arriver. Il n'était ni un jour, ni une heure, il survenait.

– Tu habitais par ici ?

– Non, répondit Jules, on habitait rue Mulsant, de l’autre côté de la gare.

Le square avait été l’eldorado de ses jeunes années. Quitter le faubourg où sa famille s’était établie, traverser le pont routier des Promenades Populle, au-dessus des voies, pour se glisser jusqu’au jardin était une expédition. Voir grand n’était pas donné à tout le monde.

– Nous avons deux divertissements : la gare et le square.

Sa première exploration du monde avait débuté là. Très tôt, il avait ressenti le besoin de s’aventurer au-delà de l’univers familial, de ses peurs et de ses odeurs de cuisine.

– La deuxième étape a été mon entrée au collège puis au lycée Albert-Thomas.

– Ça t’a marqué, visiblement.

– Quand on partira, tu auras tout compris, promit-il.

L’autobus passait à la gare routière, de l’autre côté des rails. Il fallait emprunter la passerelle reliant le centre-ville et le faubourg Mulsant. Cours de la République, entre primeurs et robes de mariée, une chapellerie proposait ses créations, vente directe ou en ligne. Malia agrippa le bras de Jules : dans l’une des deux vitrines, des casques et des chapeaux coloniaux.

Sans laisser paraître sa surprise de les voir entrer – il avait coutume d’orner les têtes de la bourgeoisie roannaise – le chapelier déploya son armada de bonnes manières.

– Mademoiselle, Monsieur, que puis-je pour vous ?

– Nous voulons acheter un casque colonial.

Sur le trottoir d’en face, la jeunesse du temps présent commandait des sandwiches dont elle choisissait les ingrédients. Boisson gazeuse ou bière panachée, elle se servait au distributeur, à volonté.

Dans le magasin, les jeunes gens écoutaient le commerçant.

– C’est pour offrir, sans doute ?

– C’est pour mon grand-père, osa Malia. Vous comprenez, la nostalgie...

L’homme, jeune, mariant nœud papillon et fines baskets, comprenait très bien. Il vanta la matière du casque (toile au-

dessus, liège dessous) et parla Histoire : colonisation, soldats français et colonisateurs. Coiffe officielle des administrateurs coloniaux et hauts fonctionnaires. Connue pour sa grande capacité à protéger la tête et à éviter l'excès de chaleur nuisible à la chevelure et au visage. À l'époque, ses avantages se déclinaient aisément : légèreté, ouverture au sommet de la bombe, tour intérieur lui permettant de ne pas être en contact direct avec le crâne. Bref, l'accessoire a été la tête à merveille. Décennie après décennie, il avait prouvé son efficacité, on pouvait l'acquérir sans crainte. D'ailleurs, il se vendait très bien et restait à la mode, de célèbres marques l'ayant intégré à leurs collections.

Ils quittèrent le magasin sous un déluge de promesses. Ils pourraient revenir, toutes les tailles étaient disponibles. Pourquoi ne pas commander une carte personnalisée qui leur permettrait d'engranger des points de fidélité ? Non merci, fit Malia, ils ne comptaient pas récidiver. Non merci renchérit Jules, pas de carte couleur or.

À l'ancien Arsenal, boulevard de Valmy, les murs et les poteaux étaient recouverts de fresques et de graffitis. Jules parcourut les allées, à la recherche de la rangée C.

– Regarde, chuchota-t-il.

Devant eux, deux vieux Chinois – province de Hunan – assis à l'entrée d'une maison ou d'une boutique, chacun portant un béret vert, le second fumant une cigarette¹.

– Tu les connais ? Ce sont des membres de ta famille ?

– Non, mais je trouve extraordinaire qu'ils soient ici.

Avisant une grosse bobine de bois, ils s'y installèrent.

– Je te l'ai dit, j'ai été élève au collège puis au lycée Albert-Thomas.

Secrétaire d'État à l'artillerie et aux munitions, Albert-Thomas était à l'origine de la construction de l'Arsenal. La ville n'avait pas oublié, un buste complétait l'hommage.

– Pour fabriquer les obus, les canons de gros calibre et les véhicules de guerre, il fallait beaucoup de monde.

¹ Hunan report, brèves de vie dans le Hunan, province de l'intérieur de la Chine. Gabriel Girerd. <http://rippedpaper.fr/>

Deux mômes sur un touret de bois, pieds ballants, têtes penchées, mots que l'un allait chercher loin et que l'autre recueillait, mains ouvertes.

– Laisse-moi deviner. La France manquait de main-d'œuvre. Alors, on est allé chercher...

– Non, coupa Jules, on les a fait venir. Ici, à l'Arsenal, il y a eu des volontaires étrangers, dont un peu plus de mille Chinois.

Parqués dans des baraquements de bois, surveillés par des cadres militaires, tenus à l'écart de la population.

– Mon grand-père a fait partie de ces Chinois qui, au terme de leur contrat de travail avec l'armée, devaient rentrer au pays.

– Et il n'est pas reparti, murmura Malia.

– S'il était rentré au pays, je ne serais pas là !

Originaire du nord de la Chine, arrivé à Marseille à l'été 1916, Ho Tse Chen fut d'abord retenu dans un dépôt : immatriculation, visite médicale et désinfection de ses habits. Il signa ensuite un contrat de cinq ans, dix heures de travail six jours sur sept et un salaire journalier de cinq francs. Participa-t-il à la grève de novembre qui eut pour conséquence la dissolution de sa compagnie ? Il quitta Roanne pour Suippes, dans la Marne, où les travailleurs chinois creusèrent des tranchées pour les poilus. Au nord comme au sud de la Loire – Ho Tse Chen revint s'installer à Roanne après la guerre – l'accusation de voler le pain national glissait sur lui. Il ne parlait pas français mais connaissait la puissance de l'instinct. Goûtés par les rares militaires acceptant des contacts avec les travailleurs chinois, ses maigres plats réjouissaient les papilles. Ils constituèrent son visa de résident définitif, en dépit du ressentiment et des moqueries.

– Mon père, en revanche, souffrit beaucoup. On l'appelait Céleste.

Autour d'eux, une maman offrait un gâteau à sa fillette, un monsieur racontait son week-end chez son fils et sa bru à Lille.

– Je sais ! s'exclama Malia. Le casque colonial, je sais ce que nous allons en faire !

Jules ne bougeait pas.

– Tu peux me montrer où est le buste ?

Au centre de la cour, l'œuvre de bronze, protégée par une petite clôture, avait gagné son billet pour l'immortalité. On ne voyait que le visage. Le haut du torse, sans épaules ni bras, se confondait avec le socle. Pas de sourire, l'homme était sérieux, honnête. C'est le ministre qui était représenté, dans un âge mûr, avec lunettes et barbe.

– On va mettre le casque colonial sur la tête d'Albert Thomas.

Traits figés, Jules ne disait mot. Malia couronna la sculpture et se tint à ses côtés. Statue vivante, disponible et dérangement. L'accessoire était d'une excellente facture. Épuré, effilé, il avait été fabriqué avec amour et minutie : des finitions externes impeccables, une jugulaire blanche inspirant le respect, des œilletons d'aération soigneusement étudiés. Ses vertus hygiénistes s'exprimant d'elles-mêmes, il était le témoin d'un passé mi-proche mi-lointain qui sautait aux yeux.

La scène aperçue, on passait son chemin. Une visiteuse regarda Malia intensément, puis renonça. Sur une chaise pliante, pouce levé, Jules lui sourit, chevalet de campagne et tabouret en équilibre, carton à dessin fixé par des pinces.

On était samedi, le festival battait son plein.

– Ce n'est pas possible, marmonna une vieille dame soutenue par un homme en noir.

Ses cheveux argentés entouraient un visage oblong et fermé. Son tailleur sombre ne convenait pas à l'été. Tout détonnait, ses bas de contention glissés dans des souliers tordus, sa présence dans un festival de *street art*. De grands yeux courroucés, deux joues creuses et une mimique éccœurée. L'importune avança puis recula.

– Vous devriez avoir honte ! cria-t-elle.

Prisonnière de son mime, Malia ne cilla pas. Honte ? Quelle honte ? Celle dont on souhaite qu'elle change de camp ? Ou une autre ? Le reproche était pourtant bienvenu, réponse comme une autre au choix qu'elle avait fait : surprendre, choquer, susciter une réflexion.

La tomate qui atterrit sur sa chemise blanche lui fit mal. Lancée avec rage, elle éclata sur son abdomen tel un obus. Le rictus de la vieille dame, les points d'interrogation dans ses yeux, le léger déclenchement du bras maigre, la précipitation de la main, la force de la catapulte. La tomate avait-elle jailli du sac ? Les doigts de l'acariâtre avaient-ils plongé pour l'en extraire ? Et quel sac ! Une luxueuse minaudière ornée de deux C entrecroisés. Fabuleuse, la beauté de l'enchaînement. Le dessin, la mécanique du geste et la douleur de son ventre avaient produit une énergie qui la souffla. Un être capable d'une telle performance était le meilleur comédien qui fût. Un objet susceptible d'inspirer une telle interprétation était le plus beau des tabous. Quel bonheur d'avoir favorisé une telle maïeutique ! Un rôle hors-les-tripes, un corps libre qui s'en prenait à un corps immobile.

Dans le couloir étroit et sombre menant aux toilettes, elle écrasa une larme et ignora les conseils de Jules : laisser le casque sur la tête de l'autre et s'en aller, ne pas prendre le risque de contrarier d'autres folles.

S'étant débarbouillée, elle reprit sa place. Non seulement elle ne capitulerait pas, mais la tragi-comédie ne se jouerait pas sans elle. Même si tout n'était pas encore net : était-ce elle qui avait du talent ou bien l'objet était-il doué de vie ? Désappointé, Jules regagna son siège. Sous ses doigts énervés, les traits de crayon formèrent une vieille Marianne édentée, bonnet phrygien sur la tête, qui, arpentant une salle de classe, enseignait à des écoliers de toutes les couleurs. Son ombre projetée sur le mur arborait, à la place de la célèbre coiffe, un casque colonial taché de rouge.

Au bas de l'œuvre, il écrivit : *Ombres chinoises*.

– C'est parfait, approuva Malia lorsqu'elle sortit le croquis de son carton. Elle profita du coup de sifflet et de la fermeture des portes du train pour déposer un baiser sur les cheveux de Jules.

– Tu es un jeune fou de dessin¹, murmura-t-elle. Même si tu ne dessines jamais ton grand-père.

1 *Le vieux fou de dessin*, François Place, Gallimard, 2008.